

Le souffleur de verre

Pour un nouveau récit du métier



Table des matières

Introduction.....	3
1. Le métier du souffleur : derrière mythes et magie, il y a chaleur et sueur.....	4
1.1. Approche historique, l'art du feu et du souffle.....	4
1.2. Un processus de fabrication rigoureux.....	5
1.3. Approche intime.....	7
1.4. Approche réflexive sur le quotidien du métier.....	10
2. Mise en regard d'un métier fantasmé.....	12
2.1. L'écart prescrit-réel dans un métier d'art et d'artisanat.....	12
2.2. Elévation personnelle, une promesse d'individuation miroitante.....	13
2.2. Des tensions inhérentes.....	15
3. Le beau comme raison d'être : geste et matière.....	18
3.1. Un métier du beau : accompagner l'épanouissement de la matière.....	18
3.2. Le geste et la matière entremêlés, jouissance du geste et des techniques.....	19
Conclusion.....	21
Bibliographie.....	22

Introduction

Souffler du verre, c'est dialoguer avec le feu

À première vue, le métier de souffleur de verre fascine par son esthétique : la chaleur des fours, la lumière au bout de la canne, les gestes précis d'un artisan concentré. Il y a dans cette pratique quelque chose d'intrigant, de lumineux. Pourtant, derrière la beauté du geste se cache un univers bien plus riche et complexe, construit à partir d'un héritage de l'apprentissage, de rapports à la matière et d'une transmission qui se fait dans la plus grande des patiences.

Entre fusion, tension et précision, le métier de souffleur de verre impressionne autant qu'il intrigue.

Ce savoir-faire a connu des évolutions techniques marquantes, sans jamais perdre le lien entre le geste et la matière. Depuis l'invention de la canne à souffler, les fondamentaux du soufflage ont peu changé et le souffleur travaille toujours avec les mêmes instruments qu'autrefois : canne, marbre, ferret, pontil, moufle, *etc.* Des mots qui appartiennent à un langage technique autant qu'à une culture de métier.

Notre enquête s'est articulée autour de la rencontre avec une artisane du feu, dont l'expérience nous a permis d'entrer dans l'intimité de son travail. À travers ses gestes et ses mots, nous avons cherché à comprendre le « travail du verre », ce que ce métier fait au corps, à la pensée, à la perception du temps. Il ne s'agit pas seulement de produire de beaux objets, mais bien de composer avec une matière vivante et parfois bien capricieuse. À travers le métier de souffleur de verre, ce sont aussi d'autres thèmes qui se croisent : le genre, la technique, la sagesse professionnelle, le rapport à l'erreur, à l'esthétique, à l'avenir.

Plus largement, cette enquête-métier vise à éclairer la réalité d'un métier artisanal à l'ère de la standardisation et de la mécanisation. Elle questionne ce que signifie « produire du beau » dans un métier qui, en lui-même, fascine par sa beauté. Pour se faire, notre travail s'articule autour de la problématique suivante : **Derrière la fascination et le *beau* du travail, quelles dynamiques inhérentes guident le quotidien des souffleurs ?**

Il s'agit alors de présenter dans un premier temps le métier de souffleur de verre, en expliquant les fondamentaux de sa pratique et les outils spécifiques qu'il mobilise. Nous reviendrons sur l'histoire et l'héritage technique de cette activité, avant de se plonger dans le témoignage de Philomène, notre artisane du feu.

Cependant, comprendre ce métier ce n'est pas juste se limiter à l'observation des gestes ou à la beauté des objets façonnés. Il faut aussi interroger le regard extérieur : l'image idéalisée, parfois fantasmée, d'un métier d'art et de création libre. Entre mythe et réalité, les souffleurs et souffleuses façonnent dans un univers de tensions : entre ce que le métier prescrit et ce qu'il exige réellement, entre transmission d'un savoir ancien et recherche d'une individuation dans chaque production.

Enfin, il convient de s'intéresser au cœur même du métier : le geste et la matière — comment le corps s'ajuste à la température, au poids du verre, au rythme imposé par la fusion et le refroidissement. Nous y

découvrons le jargon d'un métier complexe, de ses outils spécifiques, mais surtout, nous interrogerons la production du *beau*.

1. Le métier du souffleur : derrière mythes et magie, il y a chaleur et sueur

1.1. Approche historique, l'art du feu et du souffle

Avant de plonger au cœur de la matière, il convient d'en retracer l'histoire pour en comprendre les origines et les fondements techniques. Dès 3 500 ans avant J.C, en Égypte et en Mésopotamie, les premières formes de verre apparaissent. Utilisé à ses débuts pour fabriquer de petits objets comme des perles ou des bijoux, ce matériau opaque s'imposait déjà comme une curiosité. Il faudra attendre les avancées métallurgiques pour qu'un tournant s'opère : l'invention de la canne à souffler au Ier siècle avant J.-C.

Grâce à cet outil qui semble si simple, les artisans peuvent désormais souffler la matière en fusion et obtenir des formes creuses et légères. Ce geste, devenu emblématique – et qui prêterait son nom à ce savoir-faire –, fait évoluer la pratique : le verre devient malléable pour de plus grandes pièces. Il devient une matière qui réagit à la fois à la légèreté du souffle, au poids de la gravité et à des températures oppressantes.

Au fil des siècles, les centres verriers se multiplient et s'affirment. Les verriers du Moyen-Orient enrichissent la technique par de nombreux raffinements, notamment dans la composition chimique des verres et dans le décor. Mais, c'est à Venise – et plus précisément sur l'île de Murano – que le métier connaît son âge d'or. Dès le XIII^e siècle, les verriers vénitiens se distinguent par leur capacité à produire un verre très pur, transparent et fin, le *cristallo*, et développent des techniques ornementales d'une grande complexité. Leur expertise est si précieuse que les maîtres verriers sont surveillés de très près car on cherche à préserver les secrets de fabrication¹.

En France, le Moyen Âge permet l'essor de petites verreries locales, souvent situées à proximité des forêts – ressources en bois pour les fours – et produisant principalement des objets utilitaires. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que naissent des manufactures prestigieuses comme Baccarat, Saint-Louis ou Bayel. Ces cristalleries, en lien avec les besoins de l'aristocratie puis de la bourgeoisie, élèvent le verre au rang d'objet de luxe. Le tournant des XIX^e et XX^e siècles, sous l'influence des mouvements Art nouveau et Art déco, voit naître de nouvelles générations de créateurs verriers tels que Gallé, Lalique, Schneider ou Daum.

L'industrialisation introduit une production mécanisée, plus rapide, standardisée, mais aussi déshumanisée. Le geste du souffleur est alors relégué dans les marges, au profit d'un verre fonctionnel, économique, répondant à une logique de rendement. Toutefois, à partir des années 1960, un mouvement contre-culturel émerge : le *Studio Glass Movement*, qui revendique un retour au geste artisanal, au feu et au souffle pour réunir à nouveau l'homme et la matière..

Ce renouveau insufflé une nouvelle dynamique à la pratique du soufflage, désormais pensée comme un art à part entière, et non plus uniquement comme un artisanat utilitaire.

Aujourd'hui, si cette pratique continue d'exister dans les grandes manufactures, elle se vit surtout dans des ateliers indépendants, souvent petits et exigeants, où chaque pièce est le fruit d'une chorégraphie minutieuse.

¹ *Museo del Vetro, Murano*, site officiel

Le métier résiste à la mécanisation, en suivant une cadence particulière – celle de la matière en fusion, des gestes minutieux et d’une concentration intense.

Le souffleur de verre est ainsi à la croisée des âges : héritier d’une tradition, il fait vivre dans chaque pièce un art du feu et de la maîtrise de son corps, il donne de sa personne dans un rapport au beau qui mêle geste, patience et endurance. Loin d’être figée, cette histoire continue de perdurer dans la chaleur des fours et dans la lumière des bulles soufflées.

1.2. Un processus de fabrication rigoureux

À la base de toute verrerie se trouve la silice, généralement issue d’un sable très pur. C’est cet ingrédient principal, que l’on prénomme « vitrifiant », qui permet la fusion. À la silice s’ajoutent d’autres éléments : les fondants (comme la soude ou la potasse), qui abaissent la température de fusion ; les stabilisants, qui garantissent la durabilité du verre face à l’humidité ou à l’air ; les affinants, qui facilitent l’homogénéisation du mélange en libérant des bulles de gaz ; et éventuellement des colorants (souvent des oxydes métalliques). Ce mélange, soumis à plus de 1 000 °C, devient alors une pâte visqueuse à la texture de miel prête à être soufflée.

Derrière la beauté du geste se cache une rigueur méthodologique, acquise par la répétition, l’entraînement, la concentration et une connaissance de la réaction du verre. Chaque pièce naît d’un enchaînement de manipulations, de gestes minutieux et d’ajustements constants.

Tout commence au four. Le verre est maintenu en fusion à environ 1 100 °C, dans un creuset installé au cœur du four de fusion, qui reste allumé jour et nuit. Le verrier « cueille » le verre à l’aide d’une canne à souffler. Cette opération peut être répétée plusieurs fois. Entre chaque prélèvement, on laisse la matière refroidir légèrement pour lui permettre d’adhérer à la couche suivante.

Une fois le verre prélevé, la mise en forme commence immédiatement. Travailler la matière en fusion, c’est une course contre la montre. À cette température, le verre est fluide, presque liquide ; il faut constamment le faire tourner pour éviter qu’il ne s’affaisse. Le verrier s’aide d’une série d’outils traditionnels : la mailloche (une cuillère en bois qui sert à arrondir la masse), le marbre (plaque où l’on roule le verre pour le centrer), les ciseaux, fers à trancher, pinces ou moules. Ce vocabulaire constitue à lui seul toute une culture du métier.

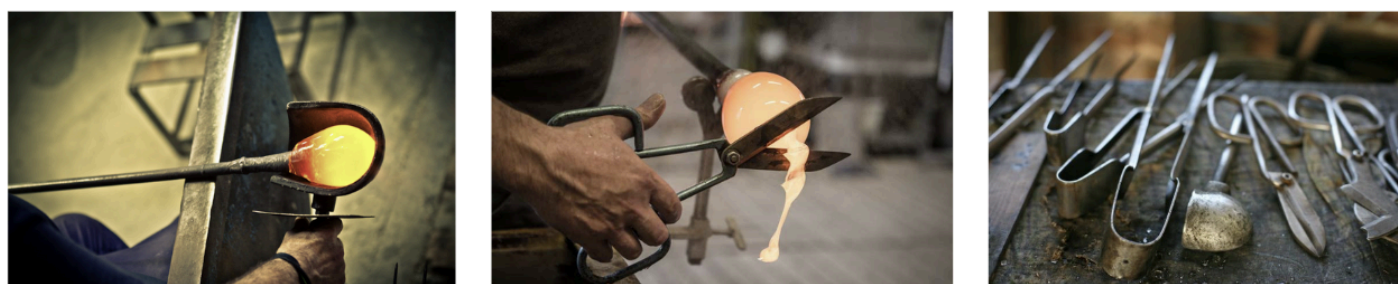


Figure 1: mailloche, ciseau et pinces



Figure 2: marbre et moules

La canne à souffler, outil emblématique du verrier, est une longue tige métallique creuse mesurant en général entre 1,20 m et 1,60 m de long.

Son poids peut varier, souvent entre 1,5 et 3 kg, en fonction de sa matière (acier, inox) et de son diamètre. Sa longueur permet de garder une distance de sécurité par rapport à la chaleur du verre, mais impose également une contrainte physique importante : le verrier doit sans cesse compenser le poids combiné de la canne et de la masse de verre, ce qui exige force et précision. Chaque inclinaison, chaque mouvement de la canne influence directement la forme finale de la pièce.

Simple en apparence, la canne est en réalité un outil de haute précision, qui engage tout le corps, prolongeant le geste humain jusqu'au cœur de la matière.

Le premier souffle est donné avec le pouce bouchant l'extrémité de la canne : l'air se réchauffe et forme une bulle initiale.



Figure 3: Cannes de soufflage

Ensuite, selon le projet, le verrier peut choisir de travailler dans un moule ou à main levée (ce qui implique une plus grande maîtrise du geste).

Cependant, il n'est jamais seul. Souffler du verre seul, c'est possible, mais ça devient très vite limitant. Le travail en binôme ou en petite équipe est alors nécessaire pour la réussite de certaines pièces. Un assistant peut venir apporter une anse, une seconde boule, ou maintenir la rotation pendant que le maître ajuste sa pièce. Ce travail repose sur des gestes coordonnés, souvent sans paroles. Les gestes s'enchaînent, se superposent, s'ajustent dans le silence dans une chorégraphie muette. L'écoute est corporelle et intuitive. Quand tout est fluide, il n'y a plus besoin de mots : chacun sait ce qu'il a à faire, chacun anticipe les mouvements de l'autre.

Ce n'est pas seulement efficace : c'est beau à voir.

Une fois la forme finale obtenue, la pièce est séparée de la canne à l'aide d'un choc thermique ou d'une légère pression. Elle est alors placée dans un four de recuisson, où elle refroidira lentement pour éviter les tensions

internes. Ce refroidissement est essentiel car sans lui, la pièce se briserait sous l'effet de ses propres contraintes mécaniques.

Toute cette séquence est appelée « travail à chaud », car elle se déroule dans la chaleur des fours. Mais, une part importante du processus se fait à froid. Ce travail de parachèvement comprend le sciage, le ponçage, le polissage, le chanfreinage ou encore la gravure, réalisés à l'aide de meules et de machines spécialisées. C'est dans cette phase que se précise les finitions.

Si les outils ont peu changé depuis des siècles, des innovations techniques sont apparues, notamment dans la précision des fours, la sécurité des installations ou l'introduction de verres colorés préfabriqués sous forme de poudres, de grains ou de baguettes. Certains artisans intègrent aussi des procédés contemporains, comme la découpe laser, le sablage à haute pression ou d'autres techniques de sculpture et d'assemblage.

En cela, chaque pièce est le fruit d'un processus sensoriel, collectif et technique, où rien n'est laissé au hasard, mais où tout peut arriver. Et lorsque la matière coopère, que le geste est juste, le verre devient ce qu'il est : une lumière figée dans la forme, un équilibre entre la maîtrise et le risque.

1.3. Approche intime

Nous trouvions cela intéressant de commencer notre analyse du métier par une approche historique, technique et gestuelle. Regarder le métier de souffleur de verre d'un point de vue technique, avec une focalisation sur les gestes verriers est important pour poser le contexte de notre étude et montrer le métier de souffleur de verre comme un métier où le geste est central. Cependant, dans notre quête de démystification de ce métier, il nous fallait pouvoir rencontrer le quotidien des souffleurs.

C'est pourquoi nous sommes allés interroger une souffleuse de verre : Philomène. Nous avons effectué un entretien semi-directif de quasiment deux heures avec elle. Ce moment a été pour nous très enrichissant, tant pour la compréhension de ce métier et donc pour la richesse de ce rapport mais également sur le plan personnel où nous avons pu rentrer dans l'intimité du métier de souffleur de verre, que nous pensions assez inaccessible. Philomène est une souffleuse de verre depuis maintenant neuf ans. Elle a fait des études dans un CAP verrerie et cristallerie puis a commencé à exercer chez des maîtres souffleurs en France et à l'étranger. Au cours de son parcours, elle a également été formatrice dans un CAP. Cela lui a permis de se rendre compte de l'importance de la transmission dans son métier. Dans un an, elle sera considérée comme une souffleuse de verre à part entière. En effet, comme nous avons pu le dire plus haut, la formation ne suffit pas à apprendre le métier, les souffleurs de verre sont considérés comme tel au bout de dix ans de pratique. Le métier s'apprend principalement en faisant, en regardant, en expérimentant, en s'appropriant les gestes et techniques et en créant un lien avec le verre. Philomène a donc exercé dans plusieurs ateliers différents. Ce qui en fait une force mais aussi une difficulté car chaque atelier a ses manières de souffler, elle a donc dû s'adapter de nouveau à chaque entrée d'atelier. Nous avons aussi pu discuter de ses sources de prescriptions, qui sont multiples mais très floues. En effet, que ce soit la matière ou son chef d'atelier, les prescriptions qu'elle reçoit sont extrêmement larges et donc laissent un immense espace de créativité. Cela est une nécessité dans la pratique artisanale et artistique du soufflage de verre, cependant Philomène nous confiait son besoin de retour, de *feedback*, sur ses gestes et son métier. Nous avons senti que cette partie était assez sensible dans le

métier de souffleur de verre. L'évaluation n'est pas formelle donc peut, soit être vague (ou complètement inexistante), ou alors non construite et évaluant plutôt la personne que le travailleur. Nous avons également pu échanger sur le caractère profondément individuante de cette profession. Philomène se retrouvait beaucoup dans cette démarche de regarder le travail comme potentiel individuante. Elle nous confiait la satisfaction de réussir une pièce, de la finaliser et de se dire qu'elle a été soufflée par elle, en collaboration avec les autres souffleurs.

Nous avons cependant eu des difficultés à trouver d'autres personnes à interviewer. En effet, après de nombreux envois de demandes, beaucoup d'entre elles n'ont pas eu de suite, ou ont été annulés, ou encore le délai pour avoir un entretien était trop long par rapport au temps de l'étude. En y réfléchissant, nous pensons que ces difficultés proviennent d'une cause principale : le soufflage du verre est une pratique en voie de disparition, pour laquelle il reste moins d'une centaine de professionnels en France. Pour tenter de garder une trace de ce métier et de le faire perdurer dans le temps, les gestes verriers ont été inscrits en 2023 au patrimoine culturel immatériel de l'Humanité de l'UNESCO. Les souffleurs de verre sont des artisans, donc des auto-entrepreneurs qui gèrent leur atelier comme une micro-entreprise. Souvent, les commandes s'accumulent, et s'ils n'ont pas d'équipe pour les tâches administratives, ils n'ont quasiment aucun temps libre sachant que la rentabilité de leur entreprise dépend des pièces qu'ils soufflent. Pour cela, nous mettons un avertissement sur la suite de ce mémoire en disant que nos réflexions se basent sur un seul entretien, nos discussions, de nombreux documentaires et nos recherches bibliographiques.

Pour parler du travail réel, il est important de regarder le quotidien du travail. Pour cela, nous avons identifié les différentes tâches auxquelles un souffleur de verre était confronté. En effet, ce métier ne se limite pas au seul soufflage, il faut préparer la matière, la couleur, les outils, les fours, si un des souffleurs de l'atelier ne souffle pas il assiste le souffleur en lui donnant les outils par exemple. Comme nous avons pu le voir, le parachèvement est une grande partie du métier de souffleur, même s'il est bien moins valorisé. Enfin, le soin de l'atelier dans son rangement et son nettoyage est primordial, tant pour la sécurité que pour garder un espace de travail propre et propice au bon déroulement du soufflage. De plus, pour les souffleurs étant seul à gérer leur entreprise, il y a les tâches administratives qui représentent une partie conséquente du travail². Toutes ses actions remplissent la journée du souffleur mais ne sont pas organisées strictement. En effet, la prescription la plus forte sur les différents temps de travail c'est le verre, c'est la matière. C'est elle qui régit quand et comment le souffleur va travailler. En effet, cette matière, extrêmement exigeante, ne peut pas être laissée en plein milieu du travail sur celle-ci. Il est obligatoire de finir sa pièce avant de passer à autre chose. Ainsi, le rythme vient au fil des pièces soufflées, mais l'on ne peut pas arrêter une pièce quand celle-ci est commencée, pas de temps mort, comme une chorégraphie quasi silencieuse où chacun sait où il doit se positionner et son rôle. Un planning de fabrication des pièces est tout de même créé pour la semaine dans l'atelier où travaille Philomène mais sinon, le soufflage est prioritaire et il est guidé par les pièces à réaliser. De temps en temps, des moments de création libre remplacent ce planning. Ainsi, la matière prescrit réellement le travail qui va être effectué dans la journée. Les pièces prennent d'une trentaine de minutes à plusieurs heures pour être créées, ce qui fait fluctuer beaucoup les journées du souffleur. Quand des temps creux

² Nous n'en parlerons pas dans ce mémoire car Philomène, que nous avons interviewée, est assistante et donc n'est pas touchée par ces dynamiques.

apparaissent, les souffleurs de verre en profitent pour avancer dans des tâches annexes comme le rangement, la préparation d'autres pièces, le parachèvement des pièces déjà soufflées.

Une autre démarche que nous avons effectuée pour ce mémoire a été de recenser les différentes sources de prescriptions présentes dans le métier de souffleur de verre. Ici, cela s'applique à un assistant souffleur de verre encore une fois. Regarder les prescriptions d'un métier permet de se rendre compte de son ancrage dans le réel, de déceler des tensions, de voir le métier comme hétéronome et non autonome.

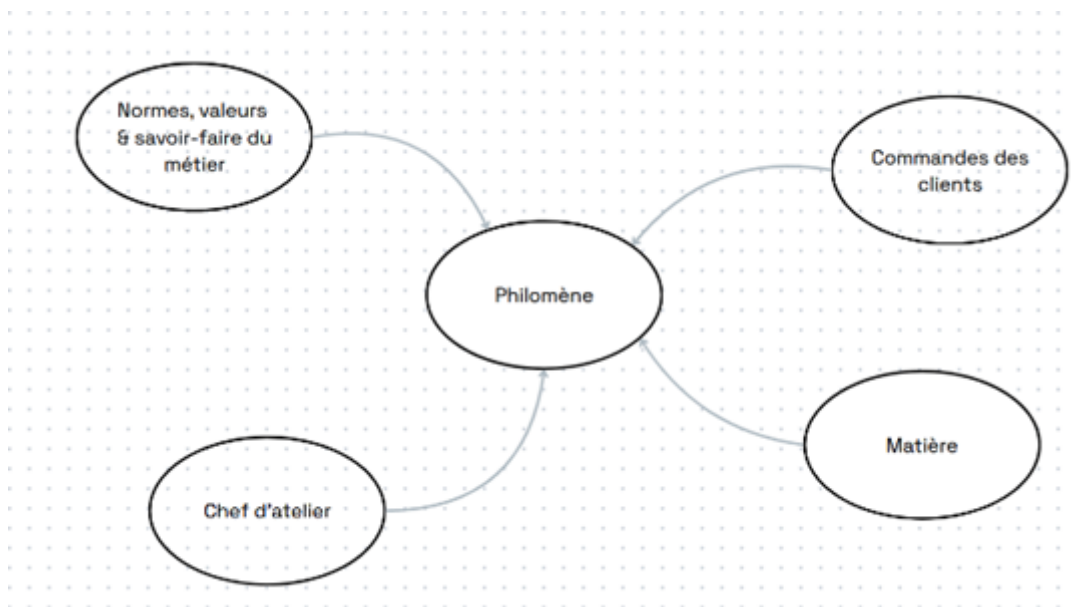


Figure 4 : Sources de prescriptions dans le métier de Philomène

On remarque qu'il n'y a pas seulement des sources de prescriptions formelles comme le chef d'atelier, ou la volonté des clients. Les souffleurs de verre sont aussi receveurs de prescriptions informelles, notamment par la matière, du fait de son essence même, et aussi par les normes, les valeurs de l'atelier, la tradition des savoir-faire du métier. Un des points saillants qui est ressorti pendant l'entretien était la prescription par les valeurs de l'atelier. En effet, chaque atelier a envie de se distinguer, de créer sa propre démarche artistique et technique. Dans ce sens, lorsqu'un souffleur arrive dans un atelier il doit apprendre les *manières de faire propres à l'atelier*. Cela peut être très contraignant et source de résistances. En effet, ce sont des valeurs qui sont donc, essentiellement, floues, subjectives et propres à l'interprétation de chacun. Le chef d'atelier qui transmet ces manières de faire ne sait pas forcément expliquer ce qu'il faut faire et comment il faut le faire car c'est intérioriser dans son corps. En revanche, il sait dire ce qu'il ne faut pas faire : reproduire les gestes que d'autres maîtres verriers auraient pu lui [Philomène] apprendre par le passé. On voit très clairement que, dans ce métier, la prescription est une source de tension structurelle – nous aborderons cela plus tard. Avec l'outil sources de prescriptions, nous avons conjugué l'outil *travaillème*. En effet, il est particulièrement intéressant de regarder le travail du souffleur par le prisme de ces *travaillèmes* dans le sens où tout au long de sa carrière, le souffleur apprendra des gestes, se perfectionnera, comprendra un peu plus les dynamiques du verre... Cette quête inlassable de connaissance gestuelle ne peut se faire sans résistances, sans échec. Chaque expérimentation développe petit à petit des registres de perception de l'environnement de l'atelier et de la matière et d'actions avec les outils qui permettent au souffleur d'arriver à la finalité qu'il souhaite. Pour les souffleurs, la résistance dans chaque *travaillème* s'expérimente dans le réel. Cela veut dire que l'échec est une

pièce mal formée, cassée et que plus ces résistances se résorbent au fil des années, les pièces produites témoignent d'une assurance, d'une compréhension plus fine des actions du soufflage. Pour conclure ces dernières lignes, le métier du souffleur de verre est constamment lié à la résistance du réel. Le travail réel est donc à la fois profondément stimulant dans le dépassement des moments d'échec, mais il peut également être découragé, atteignant personnellement le souffleur quand il se heurte trop longtemps ou trop fort à la réalité de la matière. C'est pour cela que les dix premières années sont donc considérées comme un *apprentissage*.

1.4. Approche réflexive sur le quotidien du métier

Toujours dans une visée de démystifier le travail et de l'ancrer dans le réel, nous sommes allés à la recherche de ce qui constituait le travail en dehors des actions du souffleur. Après une approche historique, technique et intime, nous allons aborder le travail par le prisme de la réflexion et de la philosophie.

Dans l'atelier, la figure du souffleur solitaire appartient davantage au mythe qu'à la réalité du travail. Le soufflage est rarement une tâche que l'on accomplit seul : la complexité des pièces, la rapidité de la prise du verre en fusion, l'exigence de coordination obligent la collaboration. L'atelier fonctionne comme une micro-société mouvante, où les rôles s'échangent avec souplesse en fonction des compétences, des besoins du moment ou des affinités. Tous les artisans partagent une base commune de savoirs et de gestes, chacun pouvant, dans une certaine mesure, prendre la place de l'autre. Ce caractère flexible, quasi horizontal, crée une dynamique de solidarité mais soulève aussi une question difficile : comment se différencier dans un cadre où la technicité est partagée, où les gestes sont communs ? Comment revendiquer une signature dans un métier fondé sur la tradition collective et des savoir-faire communs ?

Cette tension entre le collectif et l'individuel est amplifiée par le caractère profondément corporel de ce métier. Travailler le verre, c'est mobiliser un savoir qui dépasse largement l'intellect. Le souffleur ne pense pas d'abord avec des concepts, il pense avec son corps. Il sait sans toujours pouvoir dire. Le rapport au verre repose sur une raison corporelle, difficile à transmettre autrement que par la démonstration, l'observation, la répétition des gestes. Le travail manuel, ici, n'est plus une simple manipulation du verre, mais une manière d'agir sur le monde alentour et de recevoir les contraintes de ce monde. La canne, les outils, le four, la disposition de l'atelier deviennent quasiment des extensions du corps, dans le sens où tout est perçu comme unité potentiellement créatrice. Chaque petit élément de l'environnement du souffleur transducte avec lui-même et la matière. La technique devient une prothèse qui relie l'artisan à la matière, en même temps visible par sa fonctionnalité et invisible car omniprésente dans le travail du souffleur. Au fil des années, il devient naturel pour le souffleur d'utiliser les outils comme s'il utilisait une partie de son propre corps. Cette fusion entre l'humain et l'outil est à la fois physique et symbolique. Le souffleur agit sur son monde, mais il est aussi changé par celui-ci. La matière influe, oriente, limite les gestes du souffleur. Il ne s'impose pas au verre et il crée également en fonction des outils qu'il a à sa disposition. En effet, les outils et la matière agentivent le métier de souffleur en créant un champ des possibles restreint.

Tout cela se ressent à l'intérieur de l'être, ne peut être explicité, formalisé. Comme une *malédiction*, le côté extrêmement personnel et corporel du métier *condamne* les souffleurs à apprendre par eux-mêmes. Ils sont accompagnés, conseillés mais le véritable travail se fait dans le ressenti et la compréhension petit à petit de

celui-ci. Les souffleurs plus expérimentés peuvent transmettre un outil, corriger un geste, montrer une posture, mais la compréhension véritable, celle qui s'inscrit dans le corps et dans la pensée du souffleur, ne peut venir que de lui-même. Même dans le collectif de l'atelier, le travail du souffleur reste intime dans le sens où c'est une véritable expérience sensible. Le verrier apprend à sentir, à deviner la densité du verre, à pressentir les possibilités de formes, à trouver les limites. Cet apprentissage est solitaire, même au milieu du collectif. Il forge une intériorité particulière, en relation avec la matière. C'est, en partie, cette impossibilité de partager complètement le ressenti du métier que les ateliers de souffleurs de verre sont devenus des endroits magiques, fascinants, mystérieux. Ainsi, le regard extérieur sur le travail se fait essentiellement sur les pièces finales, ce qui décale la reconnaissance du travail simplement sur la finalité, la production.

2. Mise en regard d'un métier fantasmé

2.1. L'écart prescrit-réel dans un métier d'art et d'artisanat

L'imaginaire collectif associe la pratique de ce métier à l'art et à l'intuition... Mais dans l'atelier, le quotidien est construit à partir de prescriptions implicites, de contraintes techniques et thermiques, et d'une dynamique de travail codifiée. La beauté du geste ne peut se détacher d'un cadre très technique, fait de normes, de gestes calibrés, de répétitions. Même si la production finale est le fruit d'une série d'ajustements, ils doivent répondre à des normes de qualité, de sécurité, de productivité.

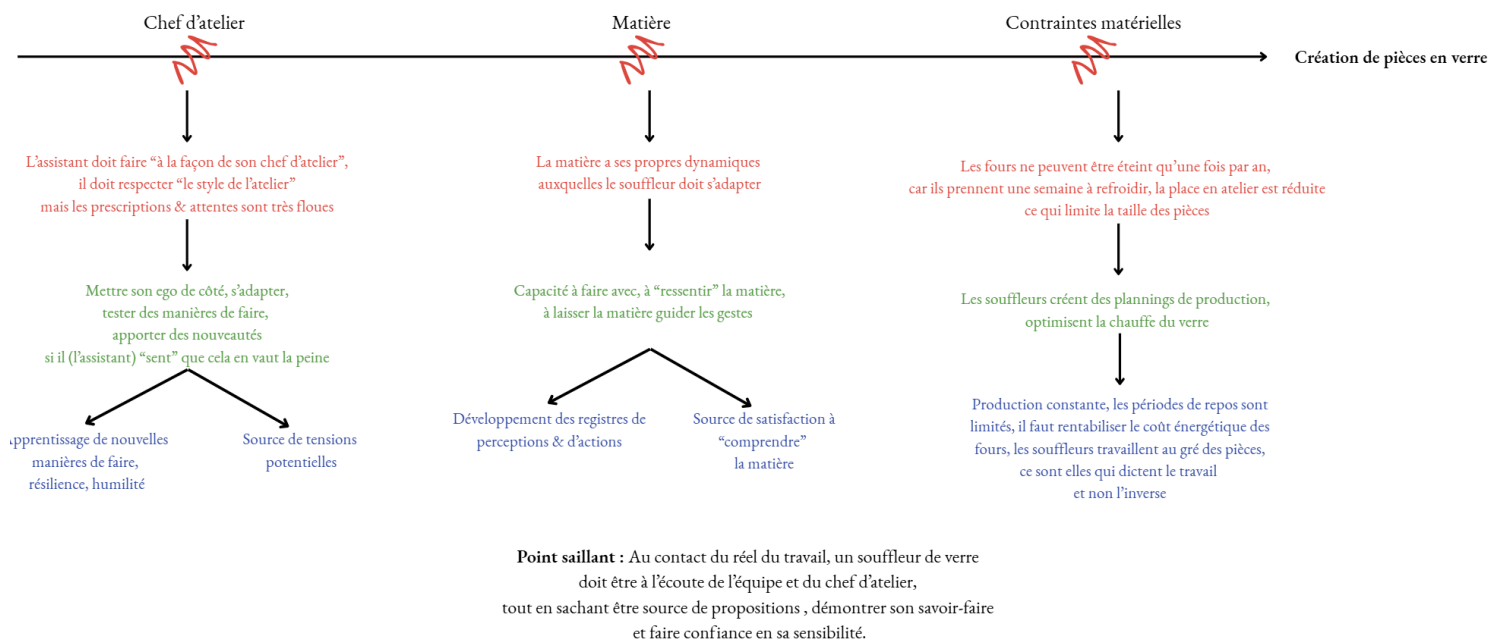


Figure 5 : Modélisation de l'écart prescrit-réel

Cet écart entre l'idéal prescrit (celui d'un artisan libre, presque mystique) et le réel du travail (adaptations continues et imprévus) n'est pas dû au hasard, il compose ce métier. Ce décalage est pris en charge par le corps, par l'expérience, par l'attention au geste, par les sensations et les émotions mais très rarement par des instructions écrites ou formelles. Il met en évidence une forme de compétence invisible : celle de négocier avec le hasard et l'implicite.

Le schéma que nous avons construit illustre trois formes d'écarts prescrit-réel : entre le souffleur et le chef d'atelier, entre l'homme et la matière, et entre le travail et les contraintes matérielles.

- Le chef d'atelier ne formule pas des ordres clairs, mais transmet une esthétique à respecter, une manière de faire, un style. L'assistant doit donc interpréter, « faire à la façon de », sans recevoir d'instruction verbale explicite.
- La matière elle-même impose ses contraintes: viscosité qui change selon les mélanges, températures élevées et temps de réaction incertain (refroidissement rapide, fusion instable). C'est un matériau semi-prévisible, ce qui contraint le souffleur à constamment adapter ses gestes en temps réel.
- Enfin, le four joue en réalité un rôle central dans l'organisation temporelle et corporelle du travail. Maintenu à très haute température, il ne peut être éteint sans compromettre la qualité du verre et la sécurité de l'équipement. Selon Philomène, il faut compter 7 jours afin d'éteindre le four et 7 jours pour le rallumer. Il est donc en permanence chauffé. L'activité se plie au rythme thermique du four, et non l'inverse : *Aujourd'hui, le four, c'est un peu comme mon cœur, c'est vital pour moi.*

Ces décalages génèrent une agentivité particulière. Il ne s'agit pas simplement d'obéir à des normes ou de suivre une fiche de poste. Il s'agit d'appivoiser et de composer au sein d'un environnement incertain. Il faut pouvoir rebondir à tout instant afin d'inventer des solutions et d'activer la mémoire du geste avec la reconnaissance des signes thermiques.

Il faut connaître la matière et se connaître soi-même afin de réussir à prospérer dans ce milieu .

Ce sont les situations, les pièces, la matière, la température, les émotions et le collectif, qui guident l'action. On compose au jour le jour, avec le verre tel qu'il se présente. Et ça, ça ouvre un espace de liberté énorme, parce qu'on produit du soi. C'est pour cela que, dans de nombreux témoignages ou reportages, les souffleurs expérimentés affirment que ce métier ne s'apprend jamais complètement. Le réel du travail dépasse la théorie, il est toujours en avance.

2.2 Elévation personnelle, une promesse d'individuation miroitante

Le savoir-faire verrier repose sur une transmission essentiellement informelle : observations, imitations, gestes répétés. C'est un apprentissage silencieux et patient. Le chef d'atelier ou le souffleur confirmé ne donne pas des consignes comme dans une école, mais impose une manière de faire. De plus, cette transmission est également culturelle. Elle impose un cadre, un style, une esthétique, un rapport au travail et à la matière. Le respect du style de l'atelier est une norme aussi forte que les contraintes physiques du verre.

Dans ce contexte, le jeune souffleur ou l'assistant doit faire preuve d'humilité, de patience mais aussi de sens critique pour savoir quand il peut « proposer » quelque chose de nouveau sans transgresser les attentes de son maître verrier.

En France, plusieurs parcours de formation permettent d'acquérir les connaissances théoriques et les premiers gestes du métier de verrier. L'accès commence souvent par un CAP arts du verre et du cristal, d'une durée de deux ans, qui peut être suivi en alternance ou en lycée professionnel. Actuellement, on compte deux lycées professionnels spécialisés dans ce domaine, ainsi qu'une école en alternance dédiée à l'art verrier.

Ce premier diplôme peut être complété par un Brevet des Métiers d'Art (BMA), de niveau baccalauréat, en deux ans également. Néanmoins, malgré ces quatre années d'études, l'insertion professionnelle reste sélective. Trouver un atelier prêt à embaucher un jeune verrier débutant peut s'avérer difficile.

Beaucoup découvrent cette passion jeunes, ou même plus tard, à 20, 25 ou 30 ans, en visitant un atelier. C'est un métier exigeant, mais profondément satisfaisant lorsque les gestes sont maîtrisés. Il demande de la ténacité, de la volonté, et surtout de la persévérance. Il faut aussi faire preuve d'humilité car les erreurs sont fréquentes, les pièces souvent ratées au début, mais cela fait partie de l'apprentissage.

*Ça demande du temps, ça demande de l'engagement, de la persévérance.
C'est vraiment important de donner de soi.*

Mais une fois ce savoir patiemment acquis, des questions se posent : quelle est la place de l'individu dans ce métier codifié ? Que peut-on exprimer de soi à travers un geste qui a été appris, répété, et inscrit dans des traditions ?

Le souffleur donne l'impression qu'il « met de lui » dans chaque pièce. Il s'exprime à travers la matière, la chaleur et le façonnage.

*Après, j'y peux rien, ça nous prend aux tripes. Et puis c'est surtout réaliser une pièce
de mes mains, quoi. Vous partez de rien, et vous arrivez à faire quelque chose.
Et ça, c'est extraordinaire.*

Cependant, même dans les ateliers d'art, la place pour la créativité est encadrée : par le marché, par les commandes, par la productivité. La liberté réside davantage dans le comment (le geste, la précision, l'interprétation) que dans le quoi (la forme finale).

Cette individuation s'exprime aussi dans un rapport intime au temps, à la concentration, à la solitude parfois. Une fois commencé, l'objet doit être mené à son terme, l'action ne peut pas être suspendue. Cette contrainte oblige à un engagement total dans l'acte. À cela s'ajoute une relation à l'échec. Dans d'autres métiers, les erreurs peuvent être réparées, masquées, oubliées. Ici, elles sont visibles, immédiates, souvent définitives. La course contre la montre que mène le verrier à chaque pièce ne laisse pas la place à la correction. Le souffleur apprend donc à se confronter à la déception, à l'imprévu, à la perte. Chaque pièce devient alors un miroir de l'état d'esprit dans lequel elle a été réalisée.

L'individuation est bien réelle mais elle est partielle. Elle se conquiert lentement, à travers l'apprentissage, l'échec, la répétition, mais aussi par la capacité à ressentir la matière comme prolongement de soi. Le souffleur ne s'exprime pas librement comme un artiste, il compose avec des prescriptions techniques et esthétiques. Son métier repose sur une gestualité maîtrisée. Les outils qu'il utilise ne sont pas extérieurs au corps : ils en deviennent le prolongement. La relation à la matière ne se comprend pas... elle se ressent.

Quand je fabrique une pièce, je vais mettre mon âme dedans.

2.2. Des tensions inhérentes

A partir de l'entretien avec Philomène et nos autres sources de recherches, nous sommes tombés d'accord sur le fait que le métier est traversé par de nombreuses tensions. Nous avons alors développé trois d'entre elles à partir de l'outil *antagonisme*.

La première tension oppose d'un côté, la production du beau – une exigence esthétique et artistique forte – et de l'autre, la nécessité de tenir compte des contraintes techniques, productives et économiques. La recherche du beau engage profondément les souffleurs de verre car elle valorise le geste, suscite un sentiment de fierté, et permet de reconnaître le métier comme un art à part entière. Cependant, si cette exigence est poursuivie sans limites, elle peut entraîner une dérive marquée par un surinvestissement émotionnel et corporel. Les artisans risquent alors de s'identifier de manière trop fusionnelle à leurs créations, d'en oublier leurs limites physiques au point de s'y épuiser. Les symptômes de cette dérive sont souvent visibles : fatigue, frustration, et attachement excessif aux objets produits. Pour contrebalancer cette tendance, une deuxième exigence intervient : celle de respecter les contraintes concrètes de production, qu'elles soient techniques, économiques ou temporelles. Elle permet d'assurer la viabilité économique de l'activité, de tenir les délais, et de garantir un cadre de travail sécurisé. Mais poussée à l'extrême, les pièces risquent alors de s'uniformiser, la créativité se réduit, et la pression à la rentabilité génère une perte de sens, voire des conflits de valeurs. Il ne s'agit pas de choisir entre l'un ou l'autre, mais de les articuler : « le beau, ce n'est pas malgré la contrainte... c'est dans la contrainte ». Ce sont la matière, le budget, la commande qui vont justement stimuler l'inventivité et donner sa valeur à la création.

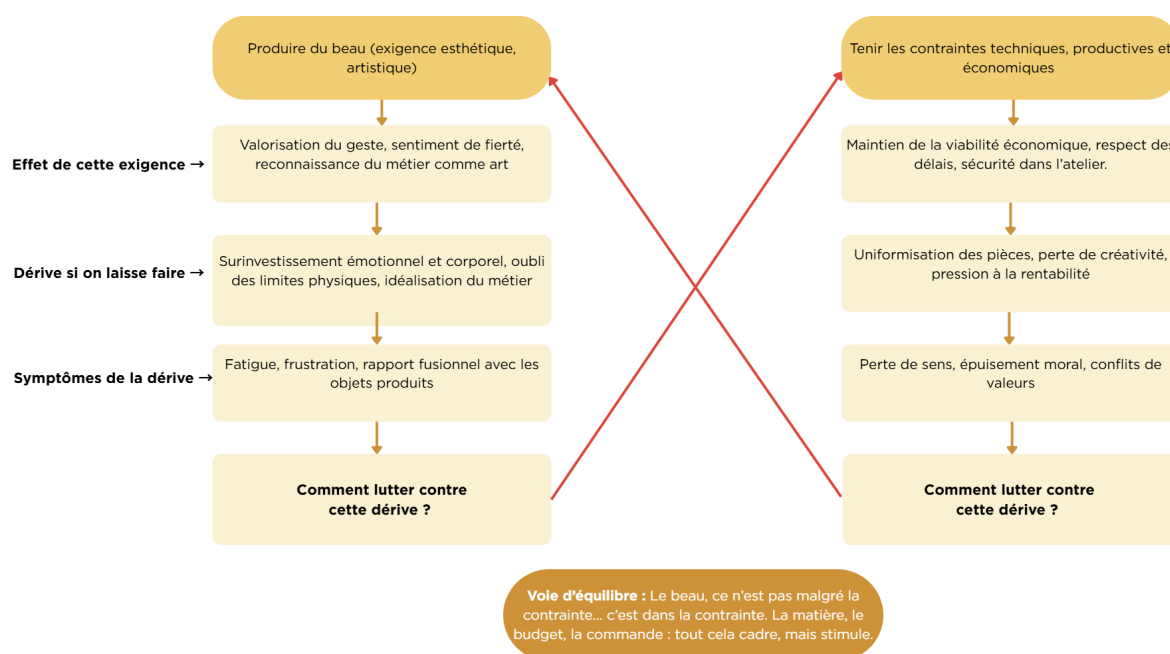


Figure 6 : Créativité et Rentabilité

Une autre tension se joue entre l'appartenance à un collectif et l'affirmation de sa singularité. La première exigence met en avant l'importance de faire partie d'un groupe à travers des gestes communs et un savoir-faire partagé, car cet artisanat ne peut évoluer à la simple force de deux bras. Cette dynamique permet la construction d'une culture commune, la stabilité dans les pratiques et la transmission du métier. Elle ancre l'individu dans un collectif, ce qui génère un sentiment d'appartenance essentiel. Toutefois, si cela peut dériver en un conformisme rigide, où les gestes sont répétés mécaniquement, sans recul ni appropriation personnelle. Le travail perd de sa vitalité, l'ennui s'installe, et l'innovation s'efface.

À l'opposé, l'exigence d'affirmer sa singularité vient compenser cette tendance. Elle favorise l'implication, stimule la créativité, et nourrit un sentiment de reconnaissance et d'accomplissement personnel. Mais cette dernière n'est pas sans risque, poussée à l'excès, la recherche de singularité peut isoler. Elle risque de rompre les équilibres collectifs, de rejeter les règles communes et d'exiger un investissement émotionnel trop intense... Cela pourrait se manifester par une difficulté à collaborer, une fatigue morale, et une remise en question permanente.

Cependant, c'est précisément parce que le métier est partagé, répété et transmis qu'il peut aussi être réinterprété à l'échelle individuelle. De fait, en maîtrisant les gestes communs, chacun peut ensuite jouer avec eux et tricher afin de laisser son empreinte dans la matière.

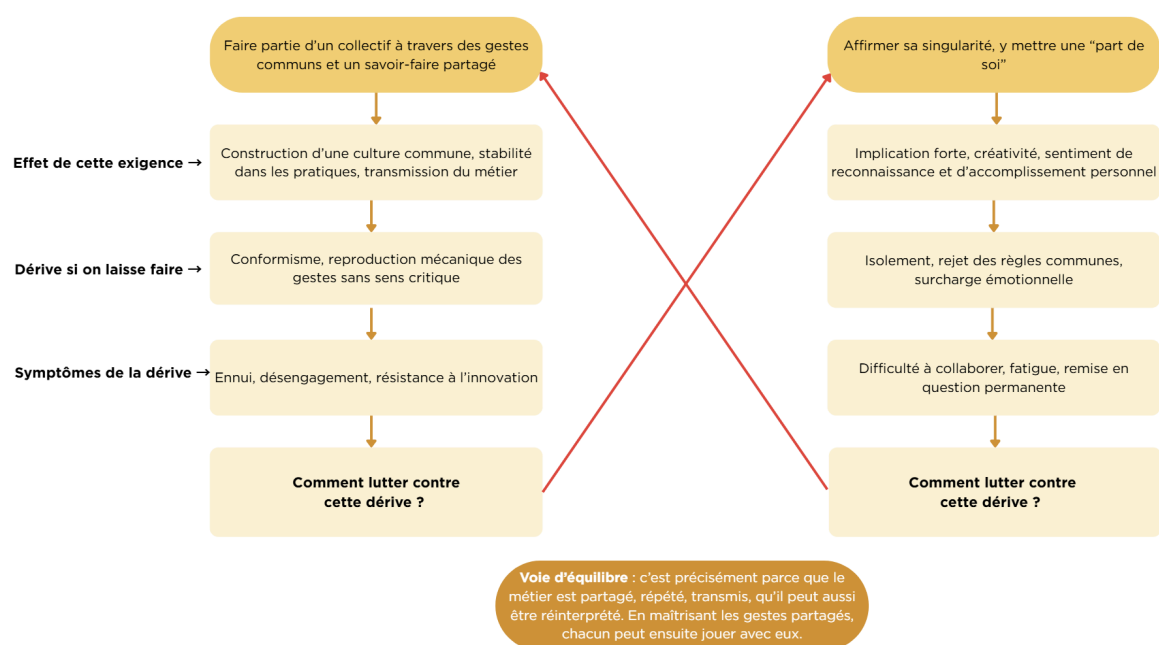


Figure 7 : Collectif et affirmation de soi

Enfin, notre troisième tension oppose la prescription à la sensation.

D'un côté, il y a le besoin de retranscrire le travail sous forme de prescriptions claires pour rendre l'activité transmissible et intelligible. Chacun doit pouvoir s'approprier le métier grâce à des repères communs et grâce à une compréhension partagée des gestes. Cependant, si cette exigence est poussée à l'extrême, elle peut engendrer des formalisations excessives, déconnectées du réel du travail. On finit par réduire le geste à une suite d'actions identifiables et standardisées, en oubliant ce qui fait la richesse de ce travail : le lien avec la

matière. On penserait alors le travail sans le faire et on empêcherait l'expression corporelle et sensorielle alors qu'elle fait la singularité de chaque artisan.

À l'inverse, nombreux sont les souffleurs de verre qui affirment que le travail ne peut pas se dire... Il se ressent. Ce n'est qu'à travers l'expérience, l'attention aux sensations, et l'observation des autres, que l'on peut réellement entrer dans le métier. Cette posture demande une implication forte, une intimité avec le travail et une appropriation personnelle du métier. Toutefois, elle peut conduire à une individualisation extrême : chacun travaille dans son coin, selon ses propres sensations, sans partage ni transmission. Le collectif se dissout, et les artisans s'enferment dans leurs ressentis

C'est dans l'équilibre entre ces deux exigences que doit se construire la pratique professionnelle. Il faut reconnaître que le travail est à la fois une expérience personnelle et un objet à partager. La mise en mots ne doit pas écraser le vécu sensoriel, elle doit l'accentuer. En valorisant le travail personnel, l'expression de chacun, cela permet de reconnaître le réel du travail comme interne à chaque personne. Légitimer cela peut entraîner un échange sur les manières de faire et donc un apprentissage par autrui.

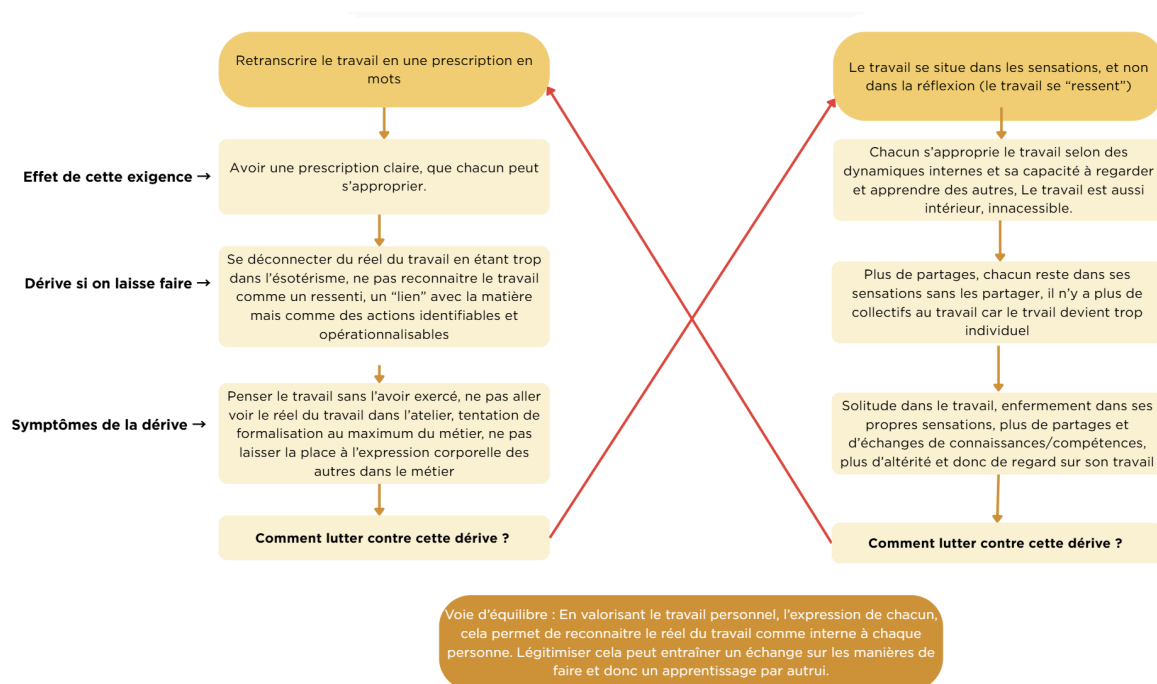


Figure 8 : Prescription et sensation

Ces trois tensions ne sont pas de simples oppositions à résoudre définitivement : elles structurent en le métier et façonnent les manières de faire, de voir et de ressentir le travail. Comme le verre, trop de tensions non régulées peuvent fragiliser l'ensemble, jusqu'à provoquer des fissures. Il s'agit alors d'accepter une part d'incertitude, d'imprécision, et d'erreur pour construire des équilibres entre collectifs et travail personnel.

3. Le beau comme raison d'être : geste et matière

Après avoir tenté d'approcher ce qu'était le réel du travail du souffleur de verre, les dynamiques qu'il pouvait rencontrer, les tensions structurelles auxquelles il faisait face, nous retenons une image du métier du souffleur de verre qui est plus complète, plus juste que les mises en récit que l'on retrouve dans notre imaginaire commun. L'idée de démystifier les souffleurs de verre et de les montrer comme tout autre métier d'artisanat, ancrés dans le réel et sujets à des résistances au travail permet de contrecarrer cet imaginaire collectif les présentant comme des *quasi demi-dieux* dialoguant avec la matière en fusion. Cela a un double effet : nous rapprocher de ce métier passionnant de manière plus intime et juste mais également d'offrir l'occasion de soigner le travail des souffleurs de verre quand celui-ci est mis à mal. Le métier devient accessible et compréhensible et les causes du mal-être ne sont plus ésotériques mais bien issues de tensions quotidiennes. Pour conclure ce mémoire sur le soufflage du verre, il nous semblait tout de même primordial de revenir sur le *beau* du métier. On ne peut pas le nier, cette profession relève de l'art et suscite de la fascination. Cela fait partie intégrante du réel du travail. La dérive serait de penser le métier seulement au travers de son esthétisme. Faisons donc un pas de côté pour admirer la beauté de cette profession à tous les niveaux.

3.1. Un métier du beau : accompagner l'épanouissement de la matière

Quand on veut parler de beau dans le métier de souffleur de verre, un constat s'impose : le beau est la finalité du métier de souffleur. En tant que véritable pièce d'art, les pièces en verre soufflées répondent avant tout à une visée artistique, d'émerveillement. Certes, l'aspect fonctionnel doit être pris en compte par le souffleur mais il est bien moindre par rapport à l'esthétisme et à « l'âme de la pièce ». Le souffleur de verre travaille, crée pour produire des formes, des jeux d'ombres et de lumières frappantes par leur finesse, leur transparence, leur structure... Chaque pièce façonnée relève du mystère. Une question silencieuse s'impose dans l'esprit de celui qui la contemple : comment une telle pièce a-t-elle pu naître du souffle du verrier et de la chaleur du four ? La beauté réside dans l'espace que ce mystère révèle, un espace de fascination, d'incompréhension contemplative. Les souffleurs de verre, même après des années de pratique, se disent toujours autant attiré, charmé, fasciné par cette matière qu'est le verre. Chaque réalisation, quand c'est une réussite, impose le respect, un moment de célébration interne pour avoir réussi à *faire avec* les dispositions du verre. Le secret de cette beauté et de cette fascination est entier tant pour nous que pour les souffleurs. Cette attirance ne s'explique pas et c'est cela qui en fait son élégance.

La beauté du travail du souffleur de verre réside aussi, profondément, dans la singularité irréductible de chaque pièce. Même pour des pièces d'une même série, où les gestes se répètent, s'automatisent, les irrégularités resteront présentes. Cela est dû à l'essence même de la nature humaine, différente de celle d'un automate. Chaque geste, chaque souffle, chaque émotion mis dans la matière influent sur celle-ci et vient inscrire la trace unique d'un instant passé. Le souffleur de verre, pendant son travail, engage entièrement son corps, ses pensées, sa psyché. Tout son monde se réduit à l'extrémité de la canne, là où le verre prend vie. Le caractère irréversible du processus crée une beauté singulière. La beauté ne vient pas d'une perfection dans les savoir-faire ou de la technicité du souffleur en tant qu'artisan mais en bien de la sensibilité incorporée par le souffleur en tant qu'artiste. La finalité du travail devient porteuse d'expression, d'émotion.

On retrouve une forme de beauté dans le soufflage de verre du fait de la nature paradoxale et déroutante de la matière. Le souffleur de verre travaille une matière visqueuse comme du miel pour finalement produire une pièce dure et figée. La matière est hypnotique quand elle est travaillée, en constant mouvement, orange incandescente, gonflant au rythme du souffle. Elle est plongée dans le feu, d'où elle puise sa malléabilité. Puis petit à petit au fil des gestes imposés à la matière, la pièce retourne à une température où elle redevient dure, transparente, avec une forme fixe irréversible. Pendant un temps le souffleur entre en relation avec la matière influençant ses formes, donnant à une matière informe une élégance fascinante. La matière se laisse guider mais jamais complètement maîtriser. La température redescendant, la matière se fige et quand celle-ci a pris une forme, il sera impossible de lui en imposer une autre. Le verre peut sembler froid, immobile, transparent et pourtant il est le produit du feu, du souffle, du mouvement. Les pièces finalisées gardent en elles cette ambivalence : la simplicité d'un matériau omniprésent dans nos vies qui, dans l'atelier du souffleur, s'imprègne de cette mémoire d'un temps de façonnement et le suspend. La beauté se révèle ici dans l'immobilité déconcertante, et paradoxalement pleine de vie, des œuvres en verre.

Enfin, le souffleur ne contrôle absolument pas tout le processus de production et c'est ce jeu de hasard qui fait également la beauté de la matière. Quand cet écart entre les attentes et les résultats est accepté (et il est obligé de l'être car il ne peut être résorbé), il devient source d'étonnement, d'émerveillement d'une matière énigmatique qui impose ses contraintes. Le soufflage devient une composition où tout n'est pas contrôlé mais où le souffleur arrive à tirer parti des aléas. Le verre, par sa nature sensible et instable, oblige à accepter que le beau se construit aussi avec l'aléa.

Ainsi, ce métier est un métier du beau par sa finalité qui n'est autre que de conduire la matière à son esthétisme le plus pur. Le but premier n'est pas de décorer, d'embellir mais de faire exister des formes qui touchent, qui interrogent, mais surtout qui imposent une grâce, une délicatesse. Et cela suffit à attirer les souffleurs toute une vie dans un atelier.

3.2. Le geste et la matière entremêlés, jouissance du geste et des techniques

Quand on veut parler du beau dans le métier de souffleur, la première chose qui nous vient en tête ce sont les œuvres, la matière du verre. Cependant, quelque chose de beau ressort également du travail même du souffleur. La beauté est comme intrinsèque à ses gestes et ses techniques et c'est cette beauté qui en relation avec la matière forme la beauté finale des œuvres.

Dans un premier temps les gestes verriers sont beaux car ils entrent en relation. Jamais le geste n'est autoritaire avec la matière, il suit les lignes que le souffle impose, les courbe mais jamais ne les façonne complètement. Il y a un profond respect pour la forme préinscrite dans la matière. Le geste accompagne, le geste ressent, le geste écoute et ne domine pas. Contrairement aux appellations, le souffleur de verre n'est pas un maître mais bien un compagnon du verre qui veille à son épanouissement. La beauté du geste surgit de ce dialogue sensible entre le souffleur, la forme en devenir et le verre en fusion. Tout d'un coup dans l'atelier le geste ne peut plus être pensé sans la matière. Les deux s'entremêlent et ne sont rien sans l'autre car ils se répondent et s'ajustent. Quand on regarde ces gestes, quand on entend les souffleurs en parler, on se prend de fascination pour ces gestes d'apparence simple qui cache une immense attention aux dynamiques du verre. C'est comme si le geste était dévoué au verre. Le souffle du verrier *donne vie* à une matière amorphe pour la

figer dans le temps. La beauté réside dans la symbolique de ce geste : insuffler une forme quasiment organique à une matière inerte. La jouissance du geste se trouve finalement dans la contrainte et la résistance de la matière. Le but n'étant pas de la dompter et d'en faire n'importe quoi, mais plutôt de l'écouter attentivement et de s'adapter pour en tirer ses potentiels de beauté. Le souffleur ne choisit pas n'importe quelle forme : il cherche celle que le verre peut supporter, celle qui révèle sa nature profonde. Il ne projette pas une idée sur la matière : il découvre, dans l'acte même de faire, ce que la matière peut devenir. Il y a ici une philosophie du respect et de la collaboration avec le réel, où la beauté ne s'impose pas mais se révèle. La beauté du mouvement participe à l'esthétique du métier. Pendant la création d'une pièce, il n'y a pas de temps de pose, le verre doit toujours être en mouvement pour ne pas perdre sa forme. On retrouve une certaine chorégraphie dans le mouvement, presque hypnotique. En regardant le souffleur et ses gestes assurés, on ressent ce besoin de rester en constant mouvement. Encore une fois, la matière contraint le geste. La beauté ne se trouve pas dans la liberté mais dans le lien que le souffleur tisse avec son verre en fusion.

Pour continuer du côté philosophique et symbolique du geste, nous pouvons évoquer le contraste entre la brutalité de l'environnement de l'atelier : chaleur extrême, matériau lourd et capricieux, pas de pauses possibles... et la délicatesse du matériau. Le souffleur travaille dans un univers dangereux, au contact d'une matière inhospitalière et pourtant au cœur de cette intensité du métier, il travaille la fragilité du verre. L'atelier verrier peut être comparé à une forge dans son environnement brutal, la différence réside dans le geste apporté à la matière. A l'instar, du geste implacable du forgeron, le souffleur lui crée tout en délicatesse, une forme fragile née d'un chaos incandescent. Cette force maîtrisée impose le respect, l'atelier est une forge d'une beauté fragile reposant sur l'alchimie entre le souffleur et sa matière. On pourrait également relier les souffleurs à Prométhée donnant le feu aux hommes. Le souffleur apporte le feu, le souffle, une forme à la matière. Il crée une fenêtre où la beauté de la matière pourra se révéler sous les outils verriers. Finalement, les gestes verriers deviennent rapidement source de philosophie, et donc de beauté, dans toute leur symbolique.

Pour finir sur cette partie, nous voulions parler de la beauté des outils utilisés. Dans un premier temps, pour façonner le verre, les souffleurs utilisent des papiers journaux et du bois imbibé d'eau. Fascinant à regarder, on pense que le feu va embrasser les outils et le souffleur et pourtant, les outils contiennent la pièce en verre et la façonne à leur guise. Une question s'impose rapidement : *comment ces techniques, à l'apparence si dangereuse, ont été trouvées ?* Cependant, nous aimerions nous attarder sur la canne du verrier. A l'apparence d'une longue tige d'acier creuse, on se demande comment cet outil n'a pas évolué en mille ans de pratiques verrières. Elle est le prolongement du corps du verrier, et n'a en réalité rien de simple. En effet, si l'on regarde cet outil avec le prisme « concrétisation » de Bertrand Gille, on se rend compte que la canne est le résultat d'années de pratique, où chaque geste a été intériorisé et condensé dans cet outil. Ses fonctionnalités se mélangent et se répondent. Utilisée pour souffler dans le verre, elle sert également à s'éloigner de la chaleur de ce matériau en fusion. On retrouve aussi des fonctionnalités pour le travail du verre avec sa forme cylindrique qui permet les rotations, et sa longueur qui donne la possibilité au souffleur de faire des grands mouvements spécifiques pour certaines pièces. La canne ne fonctionne pas à côté de l'artisan mais véritablement comme un prolongement de son corps et de ses gestes. Elle est en même temps présente, centrale dans la création de pièces et en même temps invisible et discrète. Du fait de sa nature simpliste, elle laisse un champ des possibles pour les gestes du souffleur. A elle seule, elle incarne l'alliance entre la technique rigoureuse et la poésie du faire.

Conclusion

Ce mémoire avait pour ambition de raconter le métier de souffleur de verre en essayant le plus possible de se rapprocher du réel du travail et non d'un récit mystique. Être souffleur de verre n'est pas seulement une activité esthétique. Comme tout métier, il a ses promesses d'individuation qui peuvent être libératrices ou problématiques si elles ne sont pas respectées. Travaillant essentiellement en collectif, les souffleurs s'exposent à des tensions. Penser le métier dans son ensemble et pas seulement dans son élégance permet de révéler cela et ainsi de prendre soin des moments saillants et douloureux pouvant surgir dans la pratique. Cependant, être souffleur de verre, ce n'est pas seulement maîtriser des gestes techniques et les reproduire à la perfection. C'est apprendre à vivre, à communiquer avec une matière vivante, imprévisible qui ne pardonne pas. Elle est brûlante, fragile, capricieuse... elle n'attend pas. Travailler le verre, c'est aussi être travaillé par elle, se laisser emporter dans ce processus.

La matière impose son rythme, ses limites. Et pour en arriver là... il faut du temps. Beaucoup de temps. Le verre rend humble. Il faut savoir composer avec l'erreur, accepter l'échec, apprendre à rater, à recommencer sans jamais se lasser. Ce n'est pas de l'obstination, c'est une véritable fidélité au métier. De cette persévérance naît quelque chose de plus grand qu'un savoir-faire : un savoir-être. Tout cela crée le beau du métier. Nous l'avons évoqué, il est nécessaire de démystifier le métier, mais dans un autre temps il faut aussi montrer ce qui est beau : l'esthétique fascinante du souffleur dans son atelier donnant vie à des formes cristallines.

Bibliographie

GRANDJEAN, Marie-Ange. “Verre et savoir-faire en Lorraine”. *Terrain* [En ligne]. 1988.

JOURDAIN, Anne. “La construction sociale de la singularité. Une stratégie entrepreneuriale des artisans d'art”. *Revue Française de Socio-Économie* [En ligne]. 2010. p.13-30.

PELLEGRIN, Fanny. “Expériences et détournements du faire : Aux côtés d'un souffleur de verre: trois cas”. *Techniques & Culture* [En ligne]. 2021. p.230-243.

Documentaires & vidéos

- A Little Story, *La fusion de verre par Grzegorz Gurgul*, 2019
- Cabschannel, *Un métier d'art pour moi – souffleur de verre*, 2011
- C'est pas sorcier, *Le verre dans tous ses états*, 2015
- C'est pas sorcier, *Sorciers se mettent au verre*, 2015
- De Gerlache, Jérôme, *Heart of glass*, 2016
- France 3, *Nicolas, Souffleur de verre dévoile son art*, 2024
- Le Chronophage, *Souffler le verre, une invention antique !*, 2021
- Midi en France, *À Bréhat, la verrerie est un art en couleurs*, 2014
- Museecluny, *Comment fabrique-t-on du verre au Moyen Age ?*, 2017
- Passe-moi les jumelles, *Portrait intime d'une souffleuse de verre d'exception*, 2021
- Verallia, *Le process verrier*, 2019
- Verrerie de Soisy, *Vidéo pédagogique sur l'art du verre soufflé*, 2021
- Verrerie la Rochère, *Le parachèvement*, 2015

Sites

- <https://fedecristal.fr/>
- <https://routesduverre.fr>
- <https://www.artisanat.fr/metiers/fabrication/verrier>